

Culture



Entretiens: *Tout ça a commencé en 1970...*

Michelle Daveluy et Marty Laforest

Volume 14, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083527ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083527ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daveluy, M. & Laforest, M. (1994). Entretiens: *Tout ça a commencé en 1970...*
Culture, 14(2), 11–26. <https://doi.org/10.7202/1083527ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Entretiens:

Tout ça a commencé en 1970...

Propos recueillis par

Michelle Daveluy et Marty Laforest *

Les corpus de français parlé Sankoff-Cedergren et Montréal 1984 sont très connus dans le monde de la linguistique variationniste. On connaît peut-être moins leurs instigateurs, Henrietta Cedergren, Gillian et David Sankoff pour l'enquête de 1971, Pierrette Thibault et Diane Vincent, (aidées de David Sankoff et William Kemp) pour celle de 1984.

Ce numéro spécial, qui a pour objectif de présenter les recherches récentes de jeunes chercheurs sur le français montréalais, serait incomplet s'il ne laissait aussi la parole à celles qui ont mis en branle ce qui —sans qu'elles s'en rendent vraiment compte—est devenu l'une des plus vastes entreprises de recherche en sociolinguistique, tant par l'ampleur des données considérées que par la variété des aspects analysés.

Henrietta Cedergren, Gillian Sankoff, Pierrette Thibault et Diane Vincent ont accepté de nous rencontrer au printemps dernier et de répondre très informellement à nos questions. Elles retracent pour nous le contexte et les circonstances qui ont suscité chez elles l'idée de se lancer dans cette aventure, précisent leurs points d'ancrage théorique et évoquent leurs projets.

Outre leur intérêt scientifique, ces entretiens ont le mérite de faire clairement apparaître la filiation qui relie ce qu'on peut considérer maintenant comme trois générations de chercheurs : H. Cedergren et G. Sankoff ont formé P. Thibault et D. Vincent, qui ont formé à leur tour la plupart des chercheuses dont les travaux sont publiés ici.

Les propos ont été recueillis par Michelle Daveluy et Marty Laforest, qui est aussi responsable de la mise en forme de la transcription. Le texte qui suit est bien entendu beaucoup plus court que la transcription originale.

Quelques questions clefs ont été posées à toutes. Sur les points essentiels, l'accord est général et puisque les propos des unes et des autres se recoupaient sur des points importants, nous avons autant que possible éliminé la redondance pour ne garder de chaque entretien que ce qui le distingue.

* Marty Laforest
CIRAL— Faculté des Lettres
Université Laval, Ste Foy (québec) G1K 7P4

De l'institutionnalisation des folies de jeunesse

Entretien avec

Henrietta Cedergren et Gillian Sankoff

Marty Laforest : *Quels étaient les objectifs de départ au moment d'entreprendre la constitution du corpus de 1971?*

Henrietta Cedergren : Pour situer un peu le contexte, disons que Gillian et moi ne nous étions pas vues depuis cinq ans lorsque nous nous sommes rencontrées à Montréal en 1969, et nous nous sommes aperçu que la sociolinguistique nous intéressait toutes les deux. Gillian avait un poste à l'Université de Montréal, moi j'étais en train de travailler à ma thèse, mais j'avais un poste au collège Brébeuf. Elle a eu l'idée d'organiser avec un groupe d'étudiants un séminaire sur le livre *The social stratification of English in New York City*¹ de Labov. Nous l'avons lu, du début jusqu'à la fin. Alors nous avons voulu faire quelque chose comme ça, sur le français de Montréal, une grosse étude sociolinguistique. C'était des folies de jeunesse!

On peut dire que le français de Montréal avait un statut semblable à celui de l'anglais de New-York. Envers le français de Montréal comme envers l'anglais de New-York, les gens ont toujours un stéréotype disons négatif, c'est l'élément de similarité entre les deux. Par contre, le français montréalais était une langue parlée par un groupe linguistique minoritaire au Canada. C'était aussi l'époque du rapport sur le bilinguisme et le biculturalisme, tout ce que tu peux t'imaginer du début des années soixante-dix.

NDLR : Pour être fidèle aux approches théorique et méthodologique de l'école de sociolinguistique variationniste, la Rédaction n'a apporté aucune modification éditoriale au français utilisé dans ces entretiens.

EDITORS NOTE: *In order to be faithful to the theoretical and methodological approaches associated with the school of variationist sociolinguistics, the editors have not edited the language used in these interviews.*

M.L. : *Qu'est-ce qui vous a amenées à vous intéresser à la sociolinguistique?*

H.C. : Ah ça c'est une longue histoire! Quand j'ai commencé ma maîtrise, je travaillais sur l'espagnol portoricain. J'avais déjà fait mon enquête de terrain à Porto-Rico, donc j'avais des données et j'ai suivi un séminaire qui avait été organisé à Cornell sur la planification linguistique. C'est un problème qui touche plusieurs aspects, psycholinguistique, social, etc.. J'ai fait une recherche sur les problèmes psycholinguistiques impliqués dans l'alphabétisation, et à cette époque il y avait un grand projet coordonné aux États-Unis, le projet Literacy. J'ai lu de documents, de rapports des différentes rencontres qui avaient eu lieu. Et dans l'ensemble, je suis tombée sur un rapport de William Labov sur les problèmes que les enfants noirs éprouvaient à l'école parce que leur anglais était différent. Labov y décrivait son projet à Harlem. Quand j'ai lu ça, je me suis dit : « c'est ça que je veux faire ». J'ai fini d'écrire mon mémoire et j'ai commencé mes études en sociolinguistique. À l'époque il n'y avait pas de sociolinguistique à Cornell. J'ai fait des cours de méthodologie, d'anthropologie, de sociologie, toutes sortes de choses qui n'étaient pas de la linguistique, parce qu'il fallait que j'élargisse mon point de vue. Et j'ai décidé de retourner à Panama, parce qu'au moins je connaissais le terrain, et c'est là que j'ai fait la recherche pour la thèse de doctorat². Mais entre-temps je m'étais mariée, mon mari a eu un emploi à l'Université de Montréal, donc nous sommes venus ici. Tu vois, c'est toute une série de hasards. J'ai lu un rapport, j'ai trouvé ça très très intéressant, ça me disait quelque chose. Alors bon.

M.L. : *Au moment où vous avez eu l'idée de faire cette recherche sur le français montréalais, en 1969, quels étaient les concepts sociolinguistiques qui avaient le plus d'importance?*

H.C. : Le gros problème, c'était la notion de communauté linguistique. Si on voulait étudier le français de Montréal, il fallait l'étudier à l'intérieur de cette communauté qu'on appelle le Montréal francophone, mais comment le définir? Comment représenter l'étendue des diversités qu'on y pouvait retrouver?

Gillian Sankoff : Moi je me souviens que j'avais été très marquée par l'article de Labov,

Weinreich et Herzog³. L'idée qu'on pouvait faire à la fois synchronie/diachronie, c'était un premier élément, très séduisant et important pour moi. J'ai été formée dans les années soixante en ethnolinguistique, en linguistique, ethnologie—je viens de l'anthropologie. Il y avait tous les premiers articles de Hymes sur l'ethnographie de la communication et tout ça, qui annonçaient un projet de comprendre le fonctionnement de la langue dans la société. Mais chez Hymes, il n'y avait pas de contenu linguistique, il y avait comme l'échafaudage d'un édifice, mais on ne voyait pas le contenu. Et quand j'ai lu le premier article de Labov, je me suis dit : « ah bien là! (rires) Il y a quelque chose à faire! ».

H.C. : Le fait que Gillian ait été anthropologue est important. Moi, je venais directement de la linguistique, les oeillères sont vraiment étroites, tu vois la langue... Gillian voyait les choses plus largement, elle disait qu'on devait aller chercher tout cet aspect de l'aliénation du locuteur montréalais francophone, comment l'aliénation prenait forme. C'était pour moi une nouvelle optique, c'était quelque chose qui, je crois, rendait même notre projet différent des autres grands projets de l'époque, Détroit, etc.. Je pense que c'était quelque chose d'intéressant, cet ajout.

G.S. : Il ne faut pas négliger non plus l'apport de David Sankoff. Pour l'échantillonnage, pour le traitement des données, pour la formulation des règles variables. Tout ça, c'est lui. Nous travaillions en étroite collaboration, il y avait un apport de chacun. C'est aussi grâce à lui que notre corpus a été le premier entièrement informatisé.

La présence de David était essentielle aussi sur le plan théorique. Grâce à sa formation de mathématicien, David a pu identifier des aspects du comportement verbal qui pouvaient correspondre à un modèle probabiliste, il a pu utiliser ce concept abstrait de probabilité, caché derrière la production linguistique. C'est un apport tout à fait original de sa part.

H.C. : Parce que bon, il y avait l'article de Labov sur la copule⁴ qui était sorti, et ensuite il y avait le rapport de Harlem en 2 volumes⁵, on parlait de la notion de variabilité inhérente, etc., mais voir comment on pouvait conceptualiser ça avec la théorie des probabilités, c'était autre chose. C'est l'apport de David.

G.S. : Nous avons rencontré Labov en 1969. Je me souviens de ma première visite à son laboratoire de Columbia. Il y avait énormément d'activités. Nous lui avons expliqué que nous voulions faire une étude à Montréal, basée en quelque sorte sur son travail et il nous a donné quelques conseils.

H.C. : Je me souviens qu'il disait qu'il ne fallait pas trop se préoccuper des problèmes à analyser, qu'ils allaient surgir des données.

G.S. : C'est à ce moment-là qu'il a commencé à travailler avec David sur le modèle théorique et ils ont écrit des trucs ensemble aussi. Mais le premier article sur les règles variables, c'est Henrietta et David qui l'ont publié, sur des données de Panama⁶. Ils voulaient travailler le modèle et les données d'Henrietta étaient toutes prêtes, alors que la collecte des données de Montréal n'était pas achevée.

Le corpus a pris vie

M.L. : *Aviez-vous songé à une éventuelle ré-interview des mêmes locuteurs?*

G.S. : Je ne pense pas. Pas vraiment.

H.C. : Il faut dire quand même que dès 1971, Gillian voulait étudier le changement en temps réel. Elle est partie en Nouvelle-Guinée avec l'hypothèse de la créolisation en tête.

G.S. : On s'était toujours dit que ce serait intéressant de refaire une série d'interviews, mais on n'avait pas d'idée précise là-dessus. Nous avions quand même gardé les coordonnées des informateurs, de manière à pouvoir éventuellement les retrouver.

M.L. : *Au cas où.*

H.C. : C'est ça. En même temps, toute l'information personnelle a été supprimée sur les bandes enregistrées et sur les transcriptions.

G.S. : On a fait très attention. Tout en essayant d'avoir un corpus qui serait disponible pour tous les chercheurs sérieux, nous voulions protéger les informateurs : il ne fallait pas que quelqu'un viendrait étudier quelque phénomène que ce soit ait la bonne idée d'essayer de trouver Mme Unetelle ou M. Untel pour l'importuner avec d'autres questions. En tant que chercheurs, nous avons le devoir de conserver l'anonymat des interviewés.

M.L. : *Et comment avez-vous réagi quand Pierrette Thibault et Diane Vincent vous ont fait part de leur projet de réinterviewer les informateurs du corpus Sankoff-Cedergren?*

G.S. : On était toute contentes! Diane et Pierrette étaient nos étudiantes, elles ont toutes les deux fait leur doctorat sur le corpus. Je pense que c'est la génération dont elles font partie, celle des chercheurs qui n'étaient pas là au début [au moment de la réalisation de l'enquête], qui a commencé à avoir une perspective sur ce qu'on faisait qui était différente de la nôtre. Jamais nous n'avions imaginé, au tout début, tout ce que cette recherche allait devenir. Je me souviens, quand Pierrette était étudiante, avoir eu des conversations avec elle et Diane sur un projet de création d'une banque de données ou d'un centre de recherches, quelque chose qui donnerait une continuité à ce travail, une institutionnalisation.

H.C. : Alors qu'au début, ce n'était qu'un projet de recherche.

G.S. : Oui. En tous cas, on était toute contentes. Parce que, toujours, on a eu l'idée, le rêve même, de vérifier des hypothèses sur le changement en temps réel. Mais nous n'avons jamais eu le projet d'aller refaire un autre corpus à tel ou tel moment.

H.C. : J'étais retournée deux fois à Panama, à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts, rechercher les locuteurs interviewés pour ma thèse de doctorat. Donc à peu près une quinzaine d'années après ma première enquête. Mais le corpus de Montréal, c'était vraiment vaste. Il fallait que Pierrette et Diane voient ça comme quelque chose à faire. C'était une entreprise de plus grande envergure : je travaille toujours sur les données de 1971, c'est le genre de recherche qui vous poursuit le reste de votre vie.

Je me souviens qu'un jour, lors d'un colloque à l'Université Laval, nous assistions à une communication de Laurent Santerre lorsqu'il a parlé du corpus Sankoff-Cedergren.

G.S. : Pour la première fois! (rire)

H.C. : Nous nous sommes regardées et nous nous sommes aperçues que le corpus avait pris une vie, il avait acquis un nom, il était devenu indépendant de nous.

M.L. : *Mais une fois le corpus Montréal 1984 constitué, vous avez peu travaillé sur les nouvelles données, l'une et l'autre. Pourquoi?*

G.S. : Dans mon cas, je peux dire que c'est parce que j'étais ailleurs. J'étais aux États-Unis, je travaillais sur mes données de Nouvelle-Guinée surtout, et certains événements dans ma vie ont aussi rendu le travail plus difficile. Mais j'ai toujours eu l'espoir de travailler sur le corpus de 1984 et je l'ai fait cette année. J'ai fait un article⁷ avec Pierrette sur les auxiliaires et je veux continuer. À l'avenir, je vais sûrement profiter des données de 1984. C'est mon espoir; je n'aurai peut-être le temps de travailler là-dessus qu'à ma retraite, mais je le ferai, c'est sûr, parce qu'il y a plein de choses que j'aimerais regarder en temps réel. La question du temps réel est un très grand centre d'intérêt pour nous. Je crois que seules les villes qui ont été étudiées au tout début de la sociolinguistique ont pu être réétudiées depuis et ce qu'on trouve, c'est une interaction plus compliquée que prévue entre temps apparent et temps réel. Certaines choses, en temps apparent, ont l'air d'être des phénomènes de générations, un peu plus que ce qu'on aurait cru si on n'avait pas eu le temps réel. Il y a beaucoup à faire sur ce plan d'un point de vue théorique, ce n'est pas simple du tout. Il y a des phénomènes qu'on n'a pas cernés en temps apparent.

M.L. : *Il faut donc réviser la notion de temps apparent et faire une évaluation de sa portée.*

G.S. : Oui. Je crois que ça reste à faire. Il faut étudier un assez grand nombre de variables pour répondre à cette question. Il faut encore quelques années de travail.

H.C. : Le temps réel m'intéresse aussi beaucoup. Comme Gillian, j'ai été occupée à toute sortes de choses et il est vrai, aussi, que j'ai pris un tournant vers une recherche de plus en plus microscopique. La question se pose maintenant de savoir comment approcher les données pour voir les phénomènes que j'étudie en temps réel. Mais le français de Montréal, c'est drôle, on n'arrive pas à s'en séparer.

G.S. : Oh non, jamais! (rire) Après un certain temps, on a l'impression de connaître vraiment les informateurs. J'ai pleinement l'intention de travailler davantage, à l'avenir, sur ces données-là [de 1984]. Et dans le cadre du projet que je réalise actuellement avec Pierrette,

nous comptons aussi comparer les anglophones à des individus francophones qui ont des caractéristiques sociales similaires, dans les deux corpus, pour ce qui est de certaines variables que nous connaissons bien, comme avoir/être par exemple.

M.L. : *Avez-vous eu des surprises quant aux utilisations qu'on a faites du corpus?*

G.S. : Rien ne m'a étonnée vraiment. Mais j'étais contente que des gens s'intéressent à d'autres choses que celles qui m'intéressaient moi, et que ces gens-là aient pu trouver le moyen de travailler.

H.C. : C'est plutôt la constatation, comme je le disais tout à l'heure, que le corpus a pris une vie (rire). On l'a mis en marche et... L'important, c'était de s'assurer que ce corpus garde, en soi, une assez large étendue de variation. Et c'est probablement ce qui fait qu'il est utilisable.

G.S. : Oui. Il reste vrai, je pense, que dans plusieurs études — même de celles qui se réclament de la sociolinguistique — les chercheurs ne font pas un assez gros effort pour vraiment avoir la gamme sociale, et c'est une chose importante.

Avec le recul, je regrette qu'on n'ait pas demandé d'informations sur certaines choses lors de la collecte des données. Par exemple, je trouve dommage qu'on n'ait pas posé aux informateurs de questions précises sur le bilinguisme, sur leurs connaissances de l'anglais. On n'avait pas pensé à ça. Aujourd'hui, j'aimerais bien savoir lesquels, par exemple, utilisaient l'anglais au travail, des choses comme ça. C'est une lacune, il y en a sûrement d'autres.

Des résultats robustes et cumulatifs

M.L. : *Comment vous situez-vous aujourd'hui en tant que chercheuses? Vos recherches ont évolué, ont pris des directions parfois très différentes de ce qu'elles étaient en 1971; quel a été le rôle de ce corpus dans votre évolution intellectuelle?*

H.C. : Disons que mes questions de recherche sont toutes sorties du corpus. Les premiers problèmes sur lesquels on travaillait, bon on cherchait des choses et on trouvait des réponses, des phénomènes. L'aspect de changement était là dès le début. Et plus tard, la recherche

que j'ai faite avec Monique Lemieux⁸ était encore axée sur des variables dont on pouvait croire qu'elles représentaient un changement en cours. Ça a commencé avec l'histoire du R et ça s'est terminé avec la syncope⁹, mais cette recherche sur la syncope m'a fait comprendre que peut-être, si je voulais en connaître plus, il fallait que je creuse un peu plus l'aspect prosodique. Ce qui m'a amenée à ce que je suis en train de faire. Chaque problème en a amené un autre. Je pense que c'est la même chose pour Gillian.

G.S. : Ce corpus a été fondamental. Je pense que nos carrières, à toutes les deux, ont été bâties sur ce projet et notre cheminement est ancré dans tout ce que nous avons fait sur ces données. En ce qui me concerne, le changement, je reviens encore une fois là-dessus, a toujours été MA question fondamentale. Je suis allée travailler la même question en Nouvelle-Guinée. J'ai mené un peu ces deux filons de recherche, la Nouvelle-Guinée d'une part et le Québec d'autre part, tout au long de ma vie de chercheuse, même si ces dernières années, jusqu'à tout récemment, j'ai laissé tomber un peu le français québécois – et pas tant que ça, en fin de compte.

En fait, j'ai toujours été intéressée par des phénomènes entre morphologie et syntaxe d'un côté et discours de l'autre côté. Et ce sont les travaux que j'ai faits sur le corpus qui m'ont d'abord motivée pour chercher des phénomènes de changement morphologique et syntaxiques ancrés dans le discours. En fait, c'est comme si les deux filons de recherche s'étaient alimentés l'un l'autre. Tout le temps.

M.L. : *Vos travaux, Mme Cedergren, ont apparemment aujourd'hui divergé davantage de ceux que vous avez menés à cette époque.*

H.C. : Non non, je ne crois pas. Il y a toujours eu la même volonté de travailler sur le vernaculaire. C'est le fil conducteur. Le problème, c'est l'analyse de ce vernaculaire et la nécessité d'utiliser des outils qui sont appropriés au problème à résoudre. En 1973, nous sommes allées à l'Institut de linguistique de Ann Arbor, et Labov y présentait les premiers résultats de sa recherche sur le sound change in progress. Il utilisait la méthodologie de l'analyse spectrographique. Et j'ai trouvé ça fascinant. Je n'avais ni les outils ni la connaissance pour faire la même chose, mais je voyais

clairement que c'était un aspect que nous devions intégrer à notre recherche. Malcah Yaeger était venue travailler sur nos données vers de cette époque. Elle a fait sa thèse sur les voyelles, tu vois.

G.S. : Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les phonéticiens —à part quelques-uns— travaillaient en laboratoire, en situation très très artificielle. Nous voulions pour notre part étudier la vraie langue, le vernaculaire.

H.C. : Je sais qu'on dit parfois que je ne fais plus de sociolinguistique, mais ce n'est pas vrai. Ce qu'il faut, c'est utiliser la méthodologie appropriée. Et si ce que je fais actuellement avance lentement, c'est entre autres parce que j'ai toujours insisté pour travailler sur les données que nous avons recueillies; je crois que ce qu'on découvre dans le vernaculaire, c'est robuste. Et c'est cumulatif. On connaît de mieux en mieux le système. C'est comme quand Pierrette et Gillian ont retravaillé avoir et être 15 ans après : quand on reprend un problème, on a de la perspective, une vision.

G.S. : On bénéficie de tout l'apport des autres personnes qui ont travaillé sur les mêmes problèmes en partant d'autres points de vue. Ces qualités, « robuste » et « cumulatif », sont très importantes pour nous, c'est quelque chose de fondamental dans notre approche. Et c'est la sociolinguistique ça, pour moi. Quand je discute avec Henrietta, nous sommes toujours sur la même longueur d'ondes, il y a toujours immédiatement des points communs, qui proviennent du fait qu'on a longtemps travaillé ensemble, qu'on a partagé une optique de base qui a nourri tout ce qu'on a fait depuis.

M.L. : *Le point de vue sur le matériau linguistique n'a pas changé.*

G.S. : Non, même si on a appris des choses, adopté de nouvelles méthodes. La linguistique aussi s'est beaucoup développée dans cette période. Mais on a gardé la même perspective de base.

M.L. : *Que vous avez réussi à transmettre.*

G.S. : Je trouve qu'on a eu de la chance de trouver des gens qui s'intéressaient à ça. On n'aurait jamais pu faire la transmission toutes seules. Des étudiants fantastiques ont travaillé avec nous dès 1971¹⁰. On avait démarré quelque chose, mais d'autres ont voulu prendre la

relève. Nous sommes toujours loin de la retraite, Henrietta et moi, mais on ne peut pas continuellement avoir le même investissement dans une recherche et il a fallu, pour se renouveler intellectuellement, faire autre chose. Explorer de nouveaux aspects.

Une vision probabiliste de la grammaire

M.L. : *Une dernière question, sur le fameux débat modélisation/empirisme. Les deux camps sont-ils toujours irréconciliables?*

H.C. : Dès le début de notre recherche, au moment même où on effectuait l'enquête en 1971, David travaillait sur les règles variables. Le travail empirique et la modélisation se faisaient simultanément. Nous n'avons jamais fait ce que j'appellerais de la « dialectologie quantitative » (rires), c'est-à-dire cueillir des fleurs dans un champ. Oui, nous comptions des objets, mais c'était toujours avec l'idée que ces objets appartenaient à un système. Donc pour moi, et je pense que c'est la même chose pour Gillian et pour David, il n'y a jamais eu d'antagonisme entre modélisation et empirisme.

G.S. : À ceux qui pensent que tout ce qu'on fait, c'est compter des choses sans avoir de théorie, je répondrais que pour compter quelque chose, il faut identifier cet objet comme un objet abstrait. Pour faire ce qu'on fait, il faut avoir des questions théoriques auxquelles on veut répondre, mais je crois que la vision probabiliste de la grammaire est une vision qui s'oppose à celle de bien des linguistes qui ont une vision idéalisée de la langue. Ils voient la langue comme un objet synchronique, sans changement. À partir du moment où on admet les notions de changement en cours et de variation de compétence, il faut employer des modèles probabilistes, donc il faut compter des choses. Mais le genre de théorie qu'on cherche avec ça, c'est une théorie de la langue comme quelque chose qui est en changement perpétuel et non pas comme un objet stable avec des limites de catégories fixes. Je crois qu'il n'y a rien de « pas abstrait » dans un modèle probabiliste; nos modèles sont de ce type-là, mais ce sont quand même des modèles!

Ça ne m'empêche pas d'échanger des points de vue et des résultats avec des linguistes qui

travaillent dans des perspectives complètement différentes. Dans mon esprit, ça ne pose plus le genre de problèmes que peut-être ça a posé dans le temps. Mais c'est peut-être qu'en vieillissant, on voit moins serré!

Nous avons toujours rejeté l'opposition théorie/empirisme. Et j'espère que nous avons réussi à convaincre certaines personnes que nous posons des questions théoriques qui sont peut-être différentes de celles posées par d'autres linguistes pour qui le changement linguistique n'est pas une notion aussi centrale, mais qui sont tout aussi intéressantes.

Franchir la barrière synchronie / diachronie

Entretien avec

Pierrette Thibault

Marty Laforest. : *Quels étaient les objectifs de départ au moment d'entreprendre la constitution du corpus Montréal 84?*

Pierrette Thibault : C'était d'obtenir un nouveau corpus de données qui nous permettrait de faire des études sur le changement linguistique en temps réel, en conformité avec le modèle développé par Labov. Labov attache beaucoup d'importance au changement linguistique et plusieurs hypothèses ont été émises à propos de changements qui seraient en cours dans les communautés linguistiques. Mais on travaillait essentiellement à partir de données synchroniques, avec cette fameuse notion de temps apparent que Labov avait développée par opposition au temps réel, suivant laquelle le comportement différent des générations à l'échelle synchronique peut représenter un changement réel, en train de se produire. Mais beaucoup de dimensions échappaient à ce type d'analyse : on peut penser par exemple que certains changements se produisent de façon graduelle dans toute la communauté, phénomène que les données synchroniques ne permettent pas du tout de mettre en évidence. Il y avait toujours la possibilité de se baser sur des témoignages pour en savoir un peu plus long sur le passé; il y avait aussi, au moment où on a constitué ce nouveau corpus pour faire les études en temps réel, des chercheurs qui étaient retournés étudier des communautés qui avaient été explorées précédemment¹¹, mais ce qu'on n'avait pas, c'était cette combinaison qu'on a réussi à obtenir de ce qu'on appelle les « panels studies » et les « trend studies », qui permettent non seulement de comparer une même communauté à deux époques différentes, mais aussi de suivre les mêmes individus à travers le temps. Nous avons donc une époque, 1984, comparée à 1971, 72 locuteurs versus 120, et parmi ceux-là, 60 ont été interviewés les 2 fois. Notre objectif principal, avec ces nouvelles données, était de réanaly-

ser les variables à propos desquelles nous avons émis des hypothèses de changement linguistique à partir des données du corpus Sankoff-Cedergren en 1971.

M.L. : *Les préoccupations liées au changement sont donc à l'origine de votre projet?*

P.T. : Il me semble qu'au moment où le corpus de 1971 a été constitué, le changement n'était pas un élément central dans la problématique de la recherche. On s'intéressait davantage à la structure de la variation, structure sociale et linguistique. L'objectif était de montrer que la langue orale est structurée.

Le texte fondateur de la sociolinguistique est l'article de Weinreich, Herzog et Labov³ et ça, c'est vraiment le modèle. Personnellement, c'est ce qui m'a toujours le plus intéressée. La possibilité de traiter des changements qui sont en train de se produire, donc de franchir la barrière diachronie/synchronie, m'apparaissait comme ce qu'il y a de plus fort dans la linguistique variationniste, c'est ce qui était le plus séduisant pour moi. C'est un peu pour ça que je tenais énormément à avoir des données qui permettent d'étudier le changement.

Atteindre les objectifs, mais pas dans l'ordre imaginé

M.L. : *Les objectifs ont-ils changé en cours de route?*

P.T. : Nous avons eu trois projets subventionnés. Le premier a été réalisé avec une équipe assez importante, et l'objectif était de faire des réanalyses de certaines variables. Curieusement, c'est à peu près 12 ans plus tard que ces objectifs ont été poursuivis car en fait, les premières maîtrises qui ont été écrites sur le corpus de 1984 portaient presque toutes sur des phénomènes qui n'avaient pas été traités avec les données de 1971.

Le deuxième projet portait sur la structure des discours complexes et Diane Vincent était alors la chercheuse principale. Encore là, il est intéressant de constater que l'étude du discours narratif, sur lequel reposait en bonne partie le projet, n'a pas été développée à ce moment-là, mais plus tard. Comme je n'avais jamais travaillé sur le discours, la partie qui m'était dévolue dans ce projet était l'analyse de contenu. Je travaille dans un département d'anthropologie et j'étais consciente, dès le moment où on a fait les interviews de 1984,

que des étudiants en anthropologie pourraient avoir envie d'en analyser le contenu.

M.L. : *Tu veux dire exploiter les informations contenues dans ces interviews plus que leur forme.*

P.T. : Tout à fait. L'idéologie, des choses comme ça. Cet aspect avait été mentionné comme un des objectifs de la recherche. Je devais m'occuper de ça. Mais ces objectifs n'ont pas été vraiment poursuivis. Les étudiants en ethnologie s'intéressent plutôt aux histoires de vie, et ce n'est pas ce qu'on a. Les thèmes abordés avec les gens dans les interviews ne sont pas creusés. C'est peut-être pour cette raison que le contenu a finalement été peu exploité. Par contre, je pense que le contenu des réponses obtenues aux questions portant sur la langue peut être utile à des sociolinguistes, à des anthropologues aussi éventuellement. Elke Laur, une des mes étudiantes au doctorat, fait sa thèse sur les attitudes langagières et va exploiter ce contenu à fond.

Pour le troisième projet subventionné, j'étais seule et j'ai mis l'accent sur les trajectoires individuelles, ce que la personne peut modifier au cours de sa vie dans son usage. Cet aspect me semblait extrêmement riche. C'est une autre dimension du changement, qui ne m'apparaissait pas aussi importante auparavant. Les gens, en vieillissant, modifient leur façon de parler (de penser aussi certainement), mais ces changements ne vont pas forcément être en correspondance directe avec des changements dans la communauté. Par exemple, vous qui travaillez sur le discours, vous avez certainement observé que les gens sont meilleurs conteurs en vieillissant. Ils ont une aisance discursive qu'on n'a pas dans le jeune âge. Ce genre de choses se répète de génération en génération et ce raffinement s'observe sur toutes sortes d'autres types d'usages linguistiques. Il y a des raffinements au niveau de la variation, dont je n'ai pas réussi à m'assurer entièrement, mais cette dimension s'articule sur une vision plus subtile du changement, sur une question de degré, de profil des individus.

Dès la première demande de subvention, nous pensions pouvoir faire très rapidement la lemmatisation et faire des études sur la productivité lexicale, tout ça. On ne l'a jamais fait, j'y viens. Ça m'intéresse parce que nos recherches portent maintenant sur les anglo-

phones qui parlent français et nous allons essayer de comparer les anglophones avec les francophones pour ce qui est de la diversité et de la productivité des items lexicaux. Donc, c'est récent, alors que je pensais qu'on ferait ça rapidement. Bref, on arrive à peu près à atteindre les objectifs qu'on avait, mais pas dans l'ordre qu'on avait imaginé. C'est dû à la constitution des équipes, à la lourdeur des tâches matérielles, qu'on sous-estime parfois. Et puis l'évolution de la technologie fait en sorte qu'on voit aujourd'hui les choses tout à fait différemment de la façon dont on les voyait au départ.

M.L. : *En ce qui concerne les analyses de contenu, le potentiel est toujours là...*

P.T. : Oui. Nous avons une grande diversité de locuteurs, deux époques différentes, c'est un bon point de départ pour qui veut analyser le contenu, mais il faut ensuite compléter avec des interviews qui vont plus en profondeur sur certains thèmes.

À la limite, notre matériel est presque trop riche. C'est jusqu'à un certain point déboussolant pour un étudiant : la tâche que représente la reconstitution des nuances et de la subtilité du discours est gigantesque. Il n'est pas impensable que quelqu'un s'y plonge un jour, le corpus est disponible. Mais souvent, pour les utilisations autres que les études de sociolinguistique, il y a trop de données. Alors que pour le type d'études que nous faisons, il n'y en a jamais trop.

Diane Vincent, par exemple, ne s'intéressait pas tellement au changement linguistique comme tel. Ayant participé de très très près avec moi à la constitution du corpus de 1984, elle s'était assurée que le déroulement des interviews se ferait d'une façon qui pourrait lui permettre de faire les analyses qu'elle avait envie de faire, mais maintenant elle se met à travailler sur les deux corpus. En syntaxe, Gillian Sankoff et moi avons repris l'analyse des auxiliaires⁷, nous avons trouvé de nouvelles hypothèses, et c'est la multiplication de nos données par deux qui nous a permis de formuler ces hypothèses : on a pu tester, raffiner beaucoup les facteurs contextuels dont nous tenions compte dans l'analyse. Si on étudie la variation ou des phénomènes de structuration, on n'a jamais trop de données.

La technologie change la vision du matériau

M.L. : *Rétrospectivement donc, le rapport coût/rendement de la constitution d'un corpus comme le vôtre ne vous apparaît pas trop élevé?*

P.T. : Je ne peux pas répondre à cette question avant une quinzaine d'années encore. Il est possible que dans 10 ans, mes intérêts de recherche fassent en sorte que ce corpus ne m'intéresse plus. Mais je pense que bien d'autres études peuvent être faites sur le corpus de 1984 et j'ai tout fait pour que les données ne se démodent pas. On a tout transféré sur micro-ordinateur, y compris les entrevues de 1971 et ça, c'est un investissement majeur, qui impliquait la recorection, la standardisation des données par rapport à celles de 1984. Je sentais que si on les laissait dans l'état où elles étaient, bientôt ces données ne seraient plus utiles. Et je ne voulais pas commencer à ne m'intéresser qu'aux données de 1984, puisque le changement reste pour moi une dimension capitale. Et en ce moment, je suis très angoissée pour l'avenir de nos bandes sonores. Nous n'avons pas encore trouvé le médium parfait pour en assurer une bonne conservation. Les données originales, ce n'est pas la transcription, c'est l'enregistrement.

M.L. : *Quelles sont les limites du corpus? Quels types d'études ne permet-il pas de faire?*

P.T. : Aucun corpus n'est totalement satisfaisant pour les études pour lesquelles il n'a pas été conçu. D'un point de vue linguistique, il est clair et net que ce corpus n'est pas approprié pour des études qui portent exclusivement sur l'interaction verbale, parce qu'on n'a qu'un seul type d'interaction là-dedans, on a de longs discours, mais pas d'échanges rapides entre interlocuteurs. Les interlocuteurs ne sont pas des familiers, et on n'a pas non plus le niveau de langue le plus familier des locuteurs. Notre principal objectif, en constituant le corpus, étant d'obtenir la plus grande comparabilité possible avec les données de 1971, il n'y avait pas vraiment d'autre solution que de contrôler la situation et de s'assurer que ça se déroule à peu près de la même façon qu'alors. Donc, ce corpus n'est pas idéal pour étudier, par exemple, l'une des notions les plus riches de Bourdieu, cette fameuse notion de marché linguistique tendu, où c'est la norme non légitime qui prévaut, c'est-à-dire la situation qu'il a décrite dans « Vous avez dit popu-

laire »¹², qui prévaut dans les bistrots. Il est certain que s'il y a un prestige à retirer de l'utilisation des variantes populaires, ce n'est pas en situation d'interview — situation de marché linguistique tendu, mais dans la norme légitime — qu'on va trouver ce qu'on appelle la contre-norme. Pour un objectif de recherche spécifique, il y a des données spécifiques. Je suis ravie de voir que parmi nos propres étudiants, certains se donnent des données complémentaires en fonction de leurs intérêts de recherche. C'est ce qu'a fait par exemple Michelle Daveluy, qui voulait tester la notion de communauté linguistique en faisant intervenir à la fois des locuteurs de langue seconde et des locuteurs qui habitent hors du centre de Montréal. Je pense que c'est ça la voie. Un corpus n'est pas universel. Le corpus peut dans certains cas ne servir qu'à donner des hypothèses de départ qui devront être complétées par d'autres types de données.

M.L. : *Peux-tu faire le bilan de l'entreprise en ce qui te concerne?*

P.T. : Je connais peu de types de recherche ou de projets de recherche qui donnent une meilleure formation à des étudiants. Ça a été très lourd et douloureux pour moi d'être chef de cette grosse machine pendant plusieurs années. Avec le recul, je m'aperçois que j'avais trop d'argent à gérer, trop d'employés à superviser. Aujourd'hui, certains chercheurs ont des millions, mais à l'époque, 110 000\$, c'était énormément d'argent, beaucoup de responsabilités et j'étais en tout début de carrière. J'ai maintenant commencé avec Gillian Sankoff une autre recherche¹³; j'ai beaucoup moins d'argent, mais je trouve que c'est infiniment plus léger.

J'aurais aimé que les étudiants soient plus nombreux, qu'ils continuent. Mais ça s'est passé d'une autre façon. Diane Vincent devenant professeure à l'Université Laval, toute une autre bande dont tu fais partie s'est formée et va continuer de travailler là-dessus. Donc les rejets sont intéressants. Il y a aussi le fait que beaucoup de gens en Amérique du nord, qui voulaient entreprendre une folie du même genre, nous ont demandé conseil. Nous avons toujours été bien subventionnés. Le corpus est en bon état, il est encore très utilisable. Et la nouvelle recherche entreprise avec

Gillian Sankoff donne également une suite à Montréal 1984. Et comme nous avons plus d'expérience, la chance d'avoir encore avec nous des étudiants expérimentés comme Hélène Blondeau, par exemple, et comme la technologie a changé aussi, tout est beaucoup plus facile même avec moins d'argent.

M.L. : *Tu as évoqué l'incidence du changement technologique sur votre recherche.*

P.T. : Ça, c'est absolument incroyable. À l'époque de notre première demande de subvention, notre objectif était d'arriver à une concordance. La concordance avait une importance capitale pour les études de variation : il fallait pouvoir repérer les items lexicaux dans lesquels apparaissaient les phénomènes que nous voulions étudier. Il faut se représenter ce que c'est que la concordance : c'est le répertoire total des mots, en contexte, avec le segment de gauche et de droite. On n'a plus besoin de ça aujourd'hui parce qu'avec le micro-ordinateur, on a le moyen d'aller chercher les items lexicaux dans le texte directement. La concordance est encore la seule façon qu'on a de chiffrer les occurrences totales de chaque item lexical et c'est aussi la seule façon d'arriver à la lemmatisation et tout ça, mais le rôle central que la concordance a joué pour notre équipe n'existe plus. Nos outils de travail de base ont changé radicalement. Nous n'avons pas encore, parce que c'est impensable avec la taille du corpus, de version digitalisée des bandes sonores, mais ça va venir un jour ou l'autre.

Même phénomène en ce qui concerne la transcription : nous avons passé des heures et des heures à discuter sur les conventions de transcription en se disant que c'était un outil qu'on faisait une fois pour toutes, mais ce n'est plus vrai. La transcription n'est aujourd'hui qu'un point de départ, un canevas de base. Tout le monde joue avec ça, rediPOSE le texte autrement, en tire un sous-ensemble pour faire des sous-corpus. Donc, avec nos nouvelles données, on fait une transcription soigneuse, mais on n'a pas la hantise que c'est fait une fois pour toutes. La technologie a changé notre vision du matériau.

Le changement reste un fil conducteur de ma pensée

M.L. : *Vers quoi vont tes recherches?*

P.T. : Je continue à travailler sur le changement linguistique. Je vais probablement continuer, parce que je suis intégrée à un département d'anthropologie, à explorer la dynamique minorité/majorité. Y a-t-il un changement spécifique à la situation minoritaire? Le changement linguistique est-il le même? Est-ce une question de rythme? Je vais continuer à explorer toutes ces interrogations. Je garderai probablement toujours le focus sur le français montréalais, justement pour ne pas perdre toutes ces énergies investies, mais en ajoutant des productions de langue seconde. Pour l'instant, nous nous concentrons sur les Anglo-montréalais, mais on pourrait ajouter des locuteurs d'origine grecque, italienne, toutes les autres minorités. J'aurais souhaité il y a quelques années aller voir s'il existe des pidgins dans les milieux de travail très multi-ethniques à Montréal. Il n'est pas exclu que je prenne cette direction, mais il faudrait alors intégrer à l'équipe des spécialistes des langues maternelles de ces groupes-là, sans compter que tout me porte à croire que les pidgins, dans le type d'entreprise qui m'intéresse, seraient de base lexicale anglaise, et je n'ai jamais étudié cette langue. Mais ma direction de recherche est celle des langues en contact. Il s'agit d'une évolution logique : j'ai travaillé sur une communauté homogène, et maintenant j'élargis vers l'hétérogénéité. Le changement reste un fil conducteur de ma pensée.

M.L. : *Peut-on encore parler d'incompatibilité entre les chercheurs qui s'intéressent au système linguistique et ceux qui s'intéressent à sa réalisation?*

P.T. : Je crois qu'on ne se pose plus la question. Je ne pense pas qu'il y ait complémentarité entre ces deux types d'approche. La problématique est la suivante : qu'est-ce qui est superficiel? qu'est-ce qui est central au système? Si l'objet d'étude est la langue en tant que système d'une communauté linguistique et non pas la langue en tant que système relevant de structures cognitives, comme c'est le cas pour nous, on s'aperçoit que ce qui fait une différence au niveau des échanges verbaux, c'est la manipulation de règles qui ont un niveau

très superficiel d'application dans un modèle théorique abstrait. Et si c'est ça, comme nous le croyons, qui a une incidence sur l'évolution du système, qui est le plus structurant dans les échanges linguistiques, donc c'est ça qui est le plus pertinent à étudier. Les deux approches sont irréconciliables dans la mesure où la définition de la langue et de ce qui est pertinent et significatif n'est pas la même dans l'une et l'autre. C'est un peu comme le débat nature/culture en sciences sociales. Aucun spécialiste des sciences sociales ne va rejeter complètement l'influence d'un déterminisme biologique sur les comportements humains; il y a trop de points communs entre le comportement animal et le comportement humain. Mais est-ce qu'on comprend mieux la société en s'intéressant aux déterminismes biologiques ou aux interactions sociales? C'est ça la grande question. Qui comprend le mieux la langue? Ceux qui s'intéressent au fonctionnement neurologique associé à l'expression linguistique, ou ceux qui démontrent ce qui est pertinent pour la production linguistique? Mon parti est pris depuis longtemps (rire). Je ne pense pas revenir la-dessus.

Que fait l'analyse du discours avec la socio-linguistique? Le pont entre l'Europe et l'Amérique. ¹⁴

Entretien avec
Diane Vincent

Michelle Daveluy : *Comment est venue l'idée de réinterviewer les informateurs du corpus Sankoff-Cedergren?*

Diane Vincent : Sur le plan scientifique, il y avait les développements de la théorie de Labov. Nous voulions analyser les changements en temps réel. Ce qui nous intéressait, c'était d'avoir deux séries de données comparables. Mais au départ, il n'était pas évident qu'il s'agirait des mêmes locuteurs. Il fallait d'abord obtenir l'autorisation de tout le monde, de Gillian Sankoff, de David Sankoff et d'Henrietta Cedergren. Il fallait ensuite qu'on sache si on retrouverait suffisamment d'informateurs. C'était la plus grande difficulté. Quand Pierrette Thibault a demandé à Charleen Rains de retracer les informateurs, il fallait qu'on sache si on en avait 20 ou 50, ce qui changeait complètement notre dynamique et, dans les faits, notre demande de subvention.

M.D. : *C'était une démarche très concrète, pas une démarche purement théorique.*

D.V. : Outre l'aspect scientifique, il y avait aussi une dimension personnelle. Pierrette et moi nous retrouvions dans la position de nouveaux chercheurs. Il fallait prendre le lead de quelque chose, mais quoi? Pierrette a eu cette idée d'un nouveau corpus et on a mis de l'énergie là-dessus. Le moteur scientifique, c'était le changement. Le moteur personnel, c'était le besoin d'un matériau qui nous soit propre, le besoin de s'affirmer comme nouveau chercheur.

M.D. : *L'un de vos objectifs, avec le corpus Montréal 1984, était de faire des réanalyses de variables étudiées avec le corpus de 1971, dans le but de vérifier les hypothèses de changement. Cet objectif n'a pas été totalement atteint. Comment expliquez-tu ça?*

D.V. : Nos intérêts avaient changé entre-temps. Et puis on s'est aperçu que les étudiants étaient intéressés par la nouveauté, qu'ils n'étaient pas du tout intéressés à faire des réanalyses. En plus, en ce qui me concerne, faire des réanalyses impliquait de se concentrer sur des choses qui ne m'intéressaient pas. La phonétique, la morphologie, la syntaxe, ça n'a jamais été mon truc. Et puis petit à petit, Pierrette a refait certaines analyses, mais au fur et à mesure que ses intérêts l'ont portée à ça. Ça ne s'est pas fait immédiatement après la collecte des données.

M.D. : *Vous pensiez que des étudiants, principalement, referaient ces analyses. Les gens qui avaient fait les recherches de 1971 n'étaient pas intéressés à vérifier leurs propres résultats de recherche?*

D.V. : Des recherches importantes avaient été faites par des individus qui n'étaient plus là ou à peu près. On ne pouvait pas demander à William Kemp de refaire *ce que, qu'est-ce, quosque* dix ans après. Le problème méthodologique ou théorique qui était sous-jacent n'était plus très intéressant. En plus, il fallait que les résultats soient comparables. Que la méthodologie, les catégories d'analyse soient comparables. Ça devenait très technique, trop technique pour ce que les chercheurs plus chevronnés avaient le goût de faire. Et puis les jeunes chercheurs avaient envie de faire leur propre recherche. Je ne sais pas ce qui a fait qu'un moment donné tu as voulu travailler sur la négation avec Hélène Blondeau¹⁵, mais en 1986, ça ne t'aurait sûrement pas tenté de le faire.

M.D. : *Non, il fallait attendre que j'aie un intérêt personnel pour cette recherche. Nous ne nous sentions pas à l'aise de refaire des analyses qui avaient été faites par des gens qui étaient tout près de nous. Il y a nécessairement un aspect critique dans les réanalyses.*

D.V. : Notre discours sur l'importance de refaire ces analyses tenait à deux choses : aux raisons théoriques qu'on avait de ré-interviewer les mêmes personnes, et aux contraintes qu'on avait face aux organismes subventionnaires.

En fait, ce n'est pas tout à fait vrai qu'on n'a pas réalisé les objectifs de l'époque. Simplement, on ne les a pas réalisés au moment où on pensait, c'est-à-dire dans les deux ou trois ans qui ont suivi la constitution du corpus.

Je travaille toujours sur le corpus de 1971 et celui de 1984. Je ne sais pas si on peut appeler ça changement quand on se situe au niveau auquel je travaille. Est-ce qu'on peut parler de changement en ce qui concerne l'exemplification? Il faudrait 10, 15 ou 20 études sur des phénomènes aussi larges pour en arriver à avoir une conception du changement dans l'argumentation des individus. On n'en est pas là. Mais nous exploitons de manière constante la comparabilité des données de 1971 et 1984.

M.D. : *Peut-on selon toi faire beaucoup d'analyses de contenu avec les entrevues recueillies?*

D.V. : Je reste convaincue que ça se fait. Sauf qu'il faut peut-être traiter ça différemment. Je pense à une petite étude sur la racontabilité des narrations que je viens de finir pour le livre de Marty Laforest¹⁶. On a pris toutes les narrations du corpus, j'ai essayé de voir ce qui faisait que la narration était racontable selon les principes de Labov. Et j'ai été obligée de faire un peu des catégories, de regarder de quoi les gens parlent quand ils racontent, de quoi est fait leur récit, leur expérience vécue. Par ce biais, j'aborde d'une certaine façon le contenu. À mon avis, c'est une façon de faire de l'analyse de contenu, même si ce n'est pas une façon traditionnelle.

M.D. : *Tout ce que tu as développé sur l'analyse du discours, est-ce que tu pensais que tu pourrais le faire avec le corpus Montréal 1984?*

D.V. : Non, ça c'est la surprise. Comment se fait-il que le corpus de 1984 contienne davantage de tous les phénomènes discursifs que le corpus de 1971? On y trouve plus d'exemplifications, plus d'énumérations, plus de narrations, etc.. Je ne parle pas de longueur, évidemment. En neutralisant la longueur des entrevues, à temps égal, on a toujours plus, en 1984, de manifestations discursives et argumentatives complexes qu'on pouvait avoir en 1971. À longueur égale d'entrevue, on trouve à peu près quatre fois plus d'exemplifications en 1984 qu'en 1971. Et c'est aussi comme ça pour plein de marqueurs. Donc, peut-être qu'il y a plus de tout dans les entrevues de 1984. Mais comment on explique ça, je ne sais pas. Je m'attendais à avoir des entrevues assez unies, plates, un peu monocordes. Et on a tout le contraire. J'y ai trouvé un bénéfice énorme.

La filiation avec Labov

M.D. : *Comment ta démarche se rattache-t-elle aux autres recherches sociolinguistiques? En quoi diffère-t-elle?*

D.V. : Même si je me considère toujours en filiation directe avec la sociolinguistique labovienne, il reste qu'au cours des dernières années, je n'en ai pas suivi les développements.

M.D. : *Dans ce cas, où te situes-tu?*

D.V. : Mon corpus est le produit de la méthodologie labovienne. Mes analyses, peut-être moins. La filiation la plus directe avec Labov, et celle que j'essaie de transmettre aux gens qui travaillent avec moi, tient à mon rapport à l'oral. Nous ne travaillons que sur l'oral, un oral le plus spontané possible. Nous travaillons sur des ensembles cohérents de discours, et sur l'ensemble des phénomènes dans un contexte précis. Ce que je retiens de la sociolinguistique, c'est l'approche non sélective des données — l'*accountability* de Labov. Nous avons une approche non inductive des phénomènes étudiés, nous tenons compte de l'ensemble des données. C'est en ce sens que nous faisons des études quantitatives. Pourquoi étudier toutes les narrations du corpus alors que je pourrais en prendre trois et en dire quelque chose? À cause de ce principe de non sélection des données. Que les Européens comprennent assez mal, du moins ceux avec lesquels je suis en contact. Ils trouvent toujours ça drôle quand je dis que je suis allée chercher toutes les exemplifications du corpus. Ils me disent tout le temps : « tu as huit catégories, tu aurais pu prendre huit exemples ».

M.D. : *Mais tu ne savais pas combien de catégories tu aurais avant d'aller chercher toutes les occurrences.*

D.V. : Exactement. Et il ne suffit pas de compter les catégories. Je veux savoir comment les locuteurs les exploitent. Donc, le rapport entre les structures ou les énoncés ou les fonctions et les locuteurs, c'est quelque chose de fondamental et pour ça, je vais toujours me sentir en filiation avec Labov.

M.D. : *Mais un grande part des développements de ta recherche est liée à tes contacts avec les Européens,*

justement. Tu fais le pont entre l'Amérique et l'Europe?

D.V. : Oui. Et c'est toujours un peu schizophrénogène (rires). Mais les gens en Europe acceptent de plus en plus ce que je fais. Ils en reconnaissent l'apport. Ils reconnaissent maintenant, à certains moments, la valeur des chiffres que je donne, ils voient la dimension qualitative qui est sous-jacente à l'analyse quantitative. Pour moi, c'est très satisfaisant parce que ça me permet de garder mon objet d'analyse — qui est le discours — dans une perspective européenne parce qu'elle me satisfait plus que la perspective américaine, mais tout en ayant une conception de la langue qui soit conforme à ce que je crois profondément, c'est-à-dire une conception de la langue qui relève de la sociolinguistique labovienne. Il a fallu que je discute, que je me batte, que je m'impose — tout ce que je déteste — mais avec le temps, les gens comprennent. De toute façon, je ne sais pas comment faire autrement. Je ne sais pas comment faire une étude non quantitative quand je travaille sur des données.

Sociolinguistique et rhétorique

M.D. : *Tu occupes une position particulière parce qu'au sein des sociolinguistes variationnistes, tu travailles sur l'analyse de discours. C'est une position difficile à maintenir. Chez les Européens tu es taxée d'être américaine. Tu es toujours dans une position où tu as à défendre ce que tu présentes.*

D.V. : C'est pour ça que c'est schizophrénogène : auprès des sociolinguistes, il faut que je défende mon objet d'analyse et non ma méthode. Et auprès des analystes de discours, il faut que je défende ma méthode ou mon cadre théorique. Dans un cas comme dans l'autre, il faut que je défende des choses. Auprès des sociolinguistes, je pense que ce qui est le plus difficile à faire accepter, c'est que j'aie opté pour une analyse du discours qui ne soit pas américaine.

M.D. : *Qu'est-ce qui n'était pas satisfaisant dans l'approche américaine?*

D.V. : Quand j'ai décidé de faire de l'analyse de discours de façon professionnelle, j'avais besoin d'un support théorique. Et non pas d'un support descriptif. Je n'ai rien trouvé qui me satisfasse aux États-Unis, mais j'ai trouvé

ce que je cherchais en Europe. Et le support théorique que j'y ai trouvé était inscrit dans une très longue tradition. La plupart des gens qui travaillent en analyse de discours, en Europe, ont été rhétoriciens à une époque. Pour moi, ça donnait une assise. Je pense qu'en sociolinguistique, on apprend à bien décrire les choses. À concevoir aussi, mais on apprend à décrire les choses. J'avais l'impression que ça, je pouvais le faire. Mais j'avais peut-être besoin d'aller lire Aristote, finalement. J'avais peut-être besoin d'aller lire l'évolution de toute la rhétorique.

M.D. : *L'opposition entre les générativistes et les laboviens se ramène souvent à une opposition entre la théorie et le concret. Qu'en penses-tu?*

D.V. : Il y a en ce moment un discours dichotomiste qui me dérange beaucoup. On s'en aperçoit dans les comités auxquels on participe, tout ça. D'un côté les ramasseurs de données, de l'autre les concepteurs. On est l'un ou on est l'autre. On a longtemps reproché aux chercheurs en sciences humaines et sociales de ne rien concevoir. Ils s'y sont mis et en ce moment, il faut presque se cacher si on fait des études empiriques. C'est un discours qui restreint un peu la liberté de travail. Cette espèce de légitimation du discours scientifique me gêne. Dans un sens ou dans l'autre. Il y a des générativistes qui s'intéressent aux données. Il y a aussi des gens qui décrient des choses et que la théorie intéresse.

Le lien la théorie et les données

M.D. : *Et comment fais-tu le saut du niveau des données à un niveau plus théorique? Toutes ces notions de variables discursives¹⁷, pragmatiques, etc.. Où en es-tu?*

D.V. : Je ne sais pas s'il y a des variables discursives. Je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas. Mais je ne travaille pas toujours sur des variables. L'exemplification, je ne l'ai pas appelée « variable » dans mon texte¹⁸. J'ai parlé d'une structure argumentative qui s'appelle l'exemplification. On peut donner des propriétés de diverse nature à cette structure et on peut faire des croisements mathématiques si on prend en compte toutes les occurrences de cette structure chez tous les locuteurs. Et à ce moment là, on peut faire des croisements entre les paramètres d'ordre dis-

cursif ou linguistique et les paramètres d'ordre extra-linguistique. C'est le principe que je défends.

M.D. : Mais les ponctuations?

D.V. : Les ponctuations sont des particules. Pour les particules, j'ai encore tendance à considérer des variables. Par exemple, pour faire l'étude de l'exemplification, je suis partie de six formes (mettons, par exemple, etc.) — que j'ai appelés les marqueurs d'exemplification — qui amènent en certains contextes des exemples. C'est une variable. Ce sont des éléments qui, en discours, remplissent la même fonction, celle d'introduire un exemple. Mais je peux dans certains contextes aller au-delà de la variable, en caractérisant un élément de toutes les façons possibles. Je peux avoir une approche qui soit pragmatique, logique, énonciative, sémantico-je sais pas quoi. Je joue avec ça. Et je ne suis plus obligée de défendre ma façon de faire.

Bien sûr, les chercheurs qui travaillent de façon exclusivement qualitative trouvent que l'approche quantitative bouche certains horizons. C'est-à-dire que j'aurais pu, si je n'avais pas travaillé de façon quantitative, accorder beaucoup d'importance à un épiphénomène peu fréquent, mais qui est d'une telle beauté!

M.D. : Envisages-tu d'aller chercher un jour d'autres données?

D.V. : Quand il y aura trop de « trous » dans mes données actuelles pour me permettre de comprendre la conversation, trop d'éléments manquants, j'irai chercher d'autres données, mais pas des entrevues. Pour moi, la situation d'entrevue, comme ensemble de données, a atteint son maximum d'exploitation possible. Je peux continuer de travailler sur ce matériel pendant 20 ans encore. Mais les entrevues, je commence à comprendre comment ça marche et je n'ai aucune raison d'aller en chercher d'autres.

Notes

- 1 William Labov, 1966, *The social stratification of English in New York City*, Washington : Center for applied linguistics.
- 2 Henrietta Cedergren est d'origine panaméenne. Sa thèse s'intitule : *The interplay of social and linguistic factors in Panama*, Cornell University.

U. Weinrich, W. Labov, et M. Herzog, 1968, *Empirical foundations for a theory of language change*, in W. Lehman et Y. Malkiel, dirs., *Directions for Historical Linguistics*, Austin, University of Texas Press.

3 W. Labov, 1969, Contraction, deletion, and inherent variability of the English copula, *Language*, 45 (4) : 715-762.

4 W. Labov, P. Cohen et C. Robins, 1965, A Preliminary Study of the Structure of English used by Negro and Puerto Rican speakers in New York City, *Report on Co-operative Research Project 3091*, Washington D.C. : Office of Education.

W. Labov, P. Cohen, C. Robins, et J. Lewis, 1968, *Report on Co-operative Research Project 3288*, New York : Columbia University.

5 H. Cedergren et D. Sankoff, 1974, Variable rules : Performance as a statistical reflection of competence, *Language*, 50 : 333-355.

6 P. Thibault et G. Sankoff, Réanalyse de l'alternance entre avoir et être en français de Montréal, À paraître.

7 H. Cedergren et M. Lemieux (dirs), 1985, *Les tendances dynamiques du français parlé à Montréal*, t. I et II, Montréal, Office de la langue française.

8 J. Clermont et H. Cedergren, 1979, Les R de mère sont perdus dans l'air, in P. Thibault (dir.), *Le français parlé, Etudes sociolinguistiques*, Edmonton : Linguistic Research : 13-28.

H. Cedergren, 1985, Une histoire d'R, in Cedergren, H. et M. Lemieux (dirs), *Les tendances dynamiques du français parlé à Montréal*, t. I, Montréal, Office de la langue française : 25-56.

H. Cedergren et L. Simoneau, 1985, La chute des voyelles hautes en français de Montréal. « As-tu entendu la belle syncope? », in Cedergren, H. et M. Lemieux, *Les tendances dynamiques du français parlé à Montréal*, t. I, Montréal, Office de la langue française : 57-144.

9 Ces étudiants, Michelle Chiasson—Lavoie, Susanne Laberge, Robert Sarrazin, Monique Dumont et Marie Gauthier, sont ceux qui ont effectué les entrevues.

10 Henrietta Cedergren et Peter Trudgill, entre autres.

11 P. Bourdieu, 1983, Vous avez dit populaire?, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46 : 98-105.

12 Il s'agit du projet de recherche sur les Anglo-montréalais auquel Gillian Sankoff fait référence.

13 Le titre de cet entretien fait librement écho à l'article de Diane Vincent intitulé « Que fait la sociolinguistique avec l'analyse du discours et vice versa? » (1986, *Langage et Société*, 38 : 7-17)

- 14 M. Daveluy et H. Blondeau, 1992, The use of *ne* in Montreal French, communication présentée à NWA V 22, Ann Arbor : University of Michigan.
M. Daveluy et H. Blondeau, 1993, Ne ne disparaîtra-t-il pas dans le français parlé à Montréal? Je sais pas, communication présentée au congrès de l'ACFAS, Rimouski, Université du Québec à Rimouski.
- 15 Laforest, Marty (dir.) : *Autour de la narration*. (En préparation)
- 16 D. Vincent et D. Sankoff, 1993, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec : Nuit blanche éditeur.
- 17 D. Vincent, 1992, The sociolinguistics of exemplification in spoken French in Montréal, *Language Variation and Change*, 4 (2) : 137-162.